

Kazimierz Braun

# **RAYONNEMENT**

**Récit sur Marie Skłodowska-Curie**

Traduction : Benjamin Guillot et Kazimierz Skorupski

*Cette pièce est un hommage à Maria Skłodowska-Curie. Mon travail repose sur sa biographie ainsi que sur son œuvre. Aux faits réels se mêle la fiction littéraire. J'exprime ma reconnaissance aux personnes vivantes et décédées dont j'ai profité des textes et des discours. En particulier : Maria Skłodowska-Curie, Eve Curie, Irène Joliot-Curie, ainsi que Józef Hurwił, Zofia Kata, Leonard Kociemski, Helena Skłodowska-Szałay. Je remercie Maria Nowotarska qui m'a encouragé à écrire cette pièce et pour l'inspiration et les discussions, je remercie ma femme Zofia.*

*L'auteur.*

*L'année 1934. L'été. Sanatorium de Sancellemoz près de Sallanches dans les Alpes françaises. L'après midi. Une grande table sur laquelle sont disposées quelques pierres ; une chaise. Une petite table de jardin et deux petits fauteuils. Entre Eve en robe d'été. Elle porte un grand panier qu'elle pose sur la table. Elle en sort des livres, des papiers, des fiches, des photos. Elle se sert des pierres comme presse-papier.*

EVE. Que dois-je écrire sur elle ? Sur ma célèbre mère ? Dois-je écrire qu'elle est géniale ? C'est la vérité mais en même temps un truisme. Qu'elle a découvert le polonium et le radium ? On peut trouver tout ça dans chaque encyclopédie. Qu'elle est une savante de renommée mondiale ? Tout le monde le sait. Que les écoles, les instituts, les universités, les places et les rues portent son nom ? Chaque passant le voit. En parlant avec elle pendant des heures, et en particulier maintenant que l'on a beaucoup de temps, j'essaye d'atteindre ce qu'elle est en tant qu'être humain...en tant que femme...Quand je lui pose la question – elle me ressert des histoires sur les faits connus – elle balance des anecdotes. Elle se replie sur elle comme une huître. C'est sa propre expression. Même si j'écris ce livre sur elle, je crains de la montrer de manière superficielle. Une biographie ornée d'histoires drôles, de citations touchantes, de lettres, des titres sensationnels de la presse. Une photographie soigneusement retouchée. Et pourtant je voudrai la montrer sans retouches, dans toute sa vérité. Ses facultés intellectuelles me semblent incommensurables. Elle écrit sans cesse, elle donne des conférences, elle soumet des pistes de recherches aux autres. Quelles sont les ressources de son cœur ? Aime-t-elle les Hommes ou aime-t-elle la science ? Aimait-elle son mari, parce que scientifique, sa fille aînée parce que devenue savante, tous ces jeunes physiciens pour la qualité de leur cerveau, et tous ces soldats blessés dont elle faisait la radioscopie par millier, les aimait-elle parce qu'ils confirmaient les résultats de ses recherches ? Et moi, est-ce qu'elle m'aimait ?

Moi, l'enfant cadet, j'étais exclue du champ de ses intérêts puisque je ne suis devenue ni physicienne, ni chimiste, ni mathématicienne. J'étais le vilain petit

canard, bien que pas vilaine. Et pourtant c'est avec moi qu'elle se montrait la plus tendre, c'est pour moi qu'elle s'inquiétait le plus.

Au fond de moi, j'ai toujours voulu marcher dans ses pas, avoir son assiduité, son esprit de système, sa manière d'être, scrupuleuse, consciencieuse, ponctuelle. Et comme je n'y arrivais pas, je m'insurgeais et je manifestais ma révolte, en grimaçant comme un enfant, en abandonnant mes études comme une adolescente, en étant extravagante comme une femme.

- « Eve, arrête de barboter ta purée, regarde Irène comme elle a bien saucé son assiette. »
- « Ma petite Eve, rentre à la maison, Irène a depuis longtemps commencé ses devoirs. »
- « Evka, arrête de tapoter sur le piano, fais tes gammes. »
- « Eve, je vais donner mes cours, ne sois pas en retard à l'école. »
- « Eve, ne te trouves-tu pas trop fardé ? »
- « Eve, tu vas attraper froids avec ces décolletés devant et derrière ! »
- « Eve, tu ne conduis pas trop vite ? »
- « Eve, tu es rentrés tard du concert, et en plus tu sens le champagne... »
- « Et toi maman, toujours dans tes calculs ? Ne peux-tu pas rester assise à un bureau comme madame la respectable professeur ? Il faut toujours que traînent par terre, tes papiers, tes livres, tes tables de calculs, tes notes, tes diagrammes, tes cahiers... »
- « Toi, qui est française depuis quarante ans, tu comptes toujours en polonais ? »
- « Ne pourrais-tu pas, pour une fois, arriver en retard au laboratoire. Ne pas te rendre, pour une fois, à la réunion de la faculté de médecine, et demander pour une fois, aux étudiants de t'attendre ? »

Impossible. Exclu. Comment peut-on ne pas être à l'heure ? Comment peut-on négliger la correction d'un livre ? Comment peut-on ne pas achever des calculs ? Souvent, j'ai voulu la provoquer, la mettre hors d'elle. En vain. Peut-être que, par

la force de sa volonté ou d'instinct elle reculait avant même de se trouver confrontée à la volonté d'autrui. Peut-être ne comprenait-elle pas que mes simagrées étaient, au fond, un appel au secours ? Ou bien, peut-être que quelqu'un de fort n'est pas capable de comprendre quelqu'un de faible ?

Je me souviens d'elle toujours renfermée sur elle-même, secrète, elle portait un masque, une éternelle robe de deuil qui était en réalité son costume. Est-il possible que ce masque et ce costume fassent partie d'elle-même ? Que tout simplement elle soit comme ça. Simplement savante et simplement endeuillée ? Non. Il ne peut pas en être ainsi. Cette grande scientifique doit sûrement avoir un grand cœur. Un cœur aussi sensible et délicat tout comme son esprit est clairvoyant et brillant. Comment pénétrer son cœur, son âme ? Comment ça se passe en elle ? Qui est-elle ?

Bon, nous sommes prêtes pour la session de l'après midi...

*Elle sort et revient aussitôt soutenant Marie à son bras. Elle est revêtue d'une longue robe d'été, sobre. Elle porte des gants et de temps en temps un tic nerveux agite ses mains. Elle tiens sous le bras un manuscrit. Eve fait asseoir Marie sur un fauteuil en face du panorama – supposé - des Alpes.*

EVE. C'est bien comme ça ?

MARIE. Hum... Oui, mais j'étais mieux dans la chambre.

EVE. On ne vient pas en sanatorium pour rester dans sa chambre.

MARIE. Il y a du vent. Mes feuilles vont s'envoler.

EVE. Donne-moi le thermomètre.

*Marie retire le thermomètre de son aisselle. Elle le regarde en mettant de grosses lunettes.*

MARIE. La température a baissé. Tu vois. Regarde toi-même.

EVE. A peine trente quatre. C'est trop bas... *Elle pose le thermomètre sur la table.*

MARIE. Je suis un peu affaiblie. Mais ces sifflements constants dans les oreilles ont cessé. Je me sens mieux. Et ce n'est pas le médicament du docteur Tobe, c'est la montagne, l'espace, l'air. La crise est passée, je pense, maintenant tout va aller mieux. Il faudra écourter le séjour et rentrer au laboratoire. La vallée est belle mais finissons-en avec cette oisiveté.

EVE. Oui, elle est belle.

*Marie change de lunettes pour voir de loin.*

EVE. Encore ?

MARIE. Avec ces lunettes, je vois au moins où sont les taches des forêts, où se trouvent la neige et le ciel. Vas-y, racontes-moi.

EVE. Je te raconterai si tu me promets...

MARIE. Je te promets, je te promets.

EVE. Et après tu ne tiens pas tes promesses.

MARIE. Aujourd'hui, je les tiendrai. Vas-y.

EVE. Les alpes. Le panorama. A droite se dressent l'aiguille de Bionassay, l'aiguille du Goûter, l'aiguille du Midi, le Mont Joly et le Mont Joux, et enfin, le roi en personne, le Mont Blanc, dans sa robe enneigée. Plus loin, vers la gauche...

MARIE. Assez. Aiguille de Bionassay, aiguille du Gôûter, dôme du Gôûter, aiguille du Midi, le Mont Joly et le Mont Joux, le Mont Blanc, tu vois ma mémoire ne me trompe pas, seulement mes yeux.

EVE. Et aussi quelques autres problèmes. Ces montagnes te sortiront de tout ça. Tu te souviens de ce qu'il y a à gauche du Mont Blanc ?

MARIE. Je me souviens.

EVE. Dis.

MARIE. Je ne le dirai pas.

EVE. Alors tu ne te souviens plus.

MARIE – L'Aiguille du Dru ! Au dessous. Le Prarion. Ce sentier, je ne le vois évidemment pas mais je sais qu'il commence dans le bas de Saint Gervais, nous l'avons emprunté ce sentier un jour, avec Albert...

EVE. Einstein ?

MARIE. Oui. Le sentier monte doucement entre les sapins, doucement, mais c'est une ascension de plusieurs heures, il y a plus de mille mètres de dénivelé. La forêt se termine. Il faut compter encore une demi-heure avant d'atteindre le sommet. Le Prarion. On découvre alors un paysage magnifique sur toute la chaîne, couronnée par le Mont Blanc enneigé. Le repos. Le pique-nique. Du Prarion, douce descente jusqu'au col de Voza puis on remonte légèrement jusqu'à Bellevue. Et c'est déjà le soir. De là, on peut descendre par le téléphérique jusqu'aux Houches. A la nuit tombée. Tu vois ce sentier.

EVE. Non...

MARIE. Mais pourtant, il y est. C'est sûr.

EVE. C'est comme avec le radium, n'est-ce pas ? Pendant des années, tu savais qu'il existait mais tu ne le voyais pas. Tu voulais le voir. C'est pourquoi tu as remué à la pelle dix tonnes de minerai.

MARIE. Huit. Depuis quatre ans, nous savions qu'il existait. On ne pouvait ni le voir, ni le peser, ni le toucher. Et pourtant, il y était...Cela résultait de nos calculs. Nous croyions qu'il existait. Non. Ce n'était pas la foi. C'était le savoir.

EVE. Tu veux parler de ces quatre années dans le vieux laboratoire.

MARIE. Oui. Les plus dures et les plus belles années de ma vie.

*Eve s'assied pour prendre des notes.*

EVE. Mais dis-moi, Mé, comment c'était avec ces laboratoires ? Les uns après les autres. J'aimerais mettre de l'ordre dans tout ça. Au début tu travaillais au laboratoire de Papa ? Dans son école ? N'est-ce pas ?

MARIE. Décris-moi les couleurs.

EVE. Mais tu le sais.

MARIE. Les couleurs.

EVE. Bon. D'accord. Le Mont Blanc est déjà légèrement jauni, l'après midi s'achève.

MARIE. Et après.

EVE. Et après le jaune virera au rose puis au violet pour enfin être absorbé par le bleu marine de la nuit... Tu es contente ? Alors, au travail. Donc, tes laboratoires...

MARIE. Oh, c'est de l'ancien temps. *Elle prend ses lunettes de lecture. Elle ouvre une chemise en carton contenant un manuscrit.* Ce n'est pas le moment des souvenirs. Moi aussi, j'ai du travail. *Elle se déplace du fauteuil roulant à un fauteuil à côté de la table de jardin.*

EVE. Je t'aiderai, Mé...

MARIE. Merci. *Elle commence la correction.*

EVE. Tu m'avais promis.

MARIE. Peut-être demain. J'ai encore deux cent pages à corriger.

EVE. Tu m'avais promis.

MARIE, *sèchement.* Pourquoi tu persistes.

EVE. Comme toujours - pour ton bien.

MARIE. Tu n'es pas bonne avec moi, pas bonne !

EVE. Je ne dois pas être bonne avec toi pour que mon livre à ton sujet soit bon.

MARIE. Mon livre sur la radioactivité, doit lui aussi être bon. Laisse-moi tranquille.

EVE. Comprends-moi. Ton livre sur la radioactivité ne sera lu que par quelques centaines de savants, peut-être quelques milliers d'étudiants. Tandis que celui que je te consacre va devenir un best seller. J'en ai déjà parlé avec Gallimard. Le premier tirage se chiffre à cinq cent mille exemplaires et l'édition anglaise, pour les américains, paraîtra au même moment. Notre infailible Maloney le vendra.

MARIE. Alors écris, et enrichis toi sur mon dos. Moi, je ne me suis jamais enrichie.

EVE. Je sais. Vous avez rejeté l'offre américaine de brevet pour l'obtention du radium. Des manières prétentieuses.

MARIE. Non. Des principes.

EVE. Par votre décision légendaire d'abandonner ce brevet, vous avez renoncé à la fortune ! Dis-moi ? Sincèrement. Pourquoi avez-vous fait ça ? Cette offre, de l'usine de transformation d'uranium à Buffalo aux Etats-Unis. Le contrat était sur la table. Il ne manquait qu'une signature. Des millions étaient sur la table. Avec cet argent vous auriez pu construire et équiper tant de laboratoires, fonder tant de bourses... Vous auriez pu mettre en œuvre le prix Curie plus prestigieux encore que le prix Nobel.

MARIE. Nous ne nous sentions pas propriétaires du secret du radium. Le radium appartient à la nature, et les technologies inventées par les hommes appartiennent à l'humanité.

EVE. Mais tous font comme ça. Ils exploitent la nature pour leur propre compte. Ils tirent profit de leurs découvertes.

MARIE. Tu connais Zeromski.

EVE. Qui est-ce ? Zeromski ?

MARIE. Stefan Zeromski, un grand écrivain polonais. Tu as de sérieuses lacunes en littérature polonaise. Eh bien, l'un de ses héros, docteur Judym, à qui l'on demandait de rendre compte d'une décision surprenante mais altruiste répondit : « C'est dans mes coutumes ».

EVE. Je ne l'ai pas lu. Alors, c'était tout simplement votre caprice.

MARIE. Une décision

EVE. Du père.

MARIE. La mienne aussi.

EVE. Tu as pris cette décision influencée par lui.

MARIE. Non. Nous nous influençons réciproquement. Nous prenions toutes sortes de décisions ensemble.

EVE. Ça aussi cela ressemble à une légende. La légende de votre couple idéal. Et moi, j'aimerais savoir comment c'était vraiment.

MARIE. Vraiment ? La vérité se trouve dans les faits, les documents, les formules chimiques. Et c'est tout. Nous avons vraiment renoncé à ce brevet. Un point c'est tout.

EVE. Mais vous n'avez pas refusé le prix Nobel. Ni vous deux, ni toi seule. Et puis, tu as tout de même accepté des Prix, des diplômes, des doctorats *honoris causa*, ces deux grammes de radium américain valaient cent mille dollars chacun...

MARIE. Ce n'était pas pour moi ! Je l'ai accepté mais pas pour mon compte ! Tu sais bien que j'ai donné le premier gramme à l'Institut Curie à Paris. Le second, j'en ai fait don à l'Institut du radium à Varsovie. Quant aux diplômes, aux doctorats...Je me suis rendu compte qu'en réalité, ils ne m'étaient pas destinés. C'était une façon d'honorer la science. Chaque doctorat *honoris causa* dont je serrais le rouleau avec gêne pendant que l'on s'adressait à moi en latin ne m'était d'aucune utilité. Mais il favorisait le développement de la physique, de la chimie, de la médecine...Ils profitaient à des centaines de scientifiques et à des milliers d'étudiants. Ces titres facilitaient leur travail, frayaient le chemin. Je n'allais tout de même pas leur mettre des bâtons dans les roues. Bien au contraire, je voulais les aider. En me promenant dans ces toges ridicules, je n'étais qu'un symbole. Le rôle ingrat.

EVE. On a même commencé à ériger des statues à ton effigie...

MARIE. De mon vivant ! Mauvais présage. Combien ces cérémonies me fatiguaient, physiquement et psychologiquement. A chaque fois je me forçai d'être aimable, de prononcer des discours, de poser pour les photographes, de donner des interviews. Tu as fait avec moi deux voyages triomphaux en Amérique, alors tu sais de quoi je parle.

EVE. Oui, je sais, maman. Je sais comment ces voyages étaient pour toi fatigants, alors que pour Irène et moi c'était comme un rêve. Les gratte-ciel de New York, l'abîme du grand canyon, la puissance des chutes du Niagara... Le marbre de la Maison Blanche. Comme j'étais fière quand la foule poussait des cris en ton honneur, quand les savants, les chefs d'Etats te faisaient la révérence... Et toi dans tout ça... Tu semblais complètement isolée... Pourquoi cela ne te faisait-il pas plaisir ? J'avais toujours l'impression de ne pas te comprendre jusqu'au bout.

MARIE. Et moi, je ne me comprenais pas moi-même.

EVE. Et maintenant ? Est-ce que tu te comprends ?

MARIE. Maintenant ? Tu veux dire, sur le seuil de la mort.

EVE. Non !

MARIE. Maintenant toi, dis-moi la vérité. C'est ce que tu as pensé, n'est-ce pas ? Tu t'es dit que puisque j'étais mortellement malade, le moment était venu de se confronter à la vérité sur soi-même.

EVE. Tu t'en sortiras. Tu dis toi-même que tu te sens mieux !

MARIE. Réponds.

EVE. Oui.

MARIE. Je te remercie de ta sincérité. Tu me le paieras. Tu vois, si ce n'est pas cette maladie, ce sera la suivante, mais je pense qu'il n'y en aura pas de suivante. Je pense en ce jour, à beaucoup de choses, des choses auxquelles je n'avais pas pensé depuis longtemps. Je me pose des questions qui ne m'effleuraient que rarement l'esprit.

EVE. Du domaine de la physique ?

MARIE. De la physique aussi. Il y a tant de questions précises, à poser et à résoudre. Je pense tout simplement à l'avenir de la science. Tu vois, les recherches que nous avons commencées avec Pierre ont rapidement porté leurs fruits. Mais elles portent aussi en germe des...des fruits venimeux.

EVE. Je ne comprends pas.

MARIE. La désintégration des atomes peut libérer des quantités d'énergie inimaginables. Cette énergie a un potentiel de destruction sur une échelle que l'humanité ne connaît pas. Nous en avons encore parler avec Pierre avant qu'il ne... Ce sont des perspectives inquiétantes, à vrai dire, dangereuses.

EVE. Tes recherches peuvent avoir des effets néfastes ?

MARIE. Oui.

EVE. Je ne peux pas le croire.

MARIE. Des expériences à venir peuvent confirmer ces craintes. Plusieurs scientifiques travaillent là-dessus. C'est intéressant de savoir jusqu'où ils peuvent aller.

*Silence.*

MARIE. Enfin, laisse moi tranquille. Personne n'apportera ces corrections à ma place.

EVE. Ne t'esquive pas.

MARIE. Tu veux que l'on parle de moi. Cela ne m'intéresse pas du tout. Je pense à la science. Ce qui m'importe aujourd'hui, c'est le sens de la recherche en général. Encore plus important, le sens de la vie et plus important encore, le sens de la mort.

EVE. Et pourquoi tu ne veux pas parler avec moi ?

MARIE. De la mort ?

EVE. De la vie !

MARIE. De la vie ? J'ai voué ma vie à la recherche, sans trêve, ni repos. C'est en travaillant que j'ai surmonté la mort de Pierre. La mort a pris une grande place dans ma vie. Et j'ai surmonté chaque décès par le travail. La mort ?

*Après un moment.*

MARIE. Il faut je fasse cette correction, il le faut.

*Elle se penche sur la correction de ses épreuves. Marie a deux paires de lunettes, l'une très épaisse pour la lecture, et l'autre plus fine pour regarder de loin. Elle s'en sert selon la logique de ces actions. Eve résignée, s'assied à table et range ses notes.*

MARIE. La mort... Je restais pendant des heures au chevet de ma mère mourante. Je ne savais à quoi ressemblait une maladie mortelle, je ne comprenais pas le sens de la souffrance... J'avais onze ans... Mais je comprenais qu'un malade a besoin d'aide. Ne serait-ce que d'une présence à ses côtés. Ma mère a été souffrante pendant des années. Puis, le temps terriblement long de la séparation est venu. Mon père me disait que maman était partie se soigner et qu'elle reviendrait guérie. A la gare centrale de Varsovie, une dame est sortie d'un train en provenance de Nice, et Papa s'est précipité vers elle, pendant un instant je n'ai pas compris pourquoi il élançait ainsi. Et puis j'ai compris. J'étais effrayé de ne pas l'avoir reconnue. Cette dame, c'était ma mère. Quelque chose s'était passée sur son visage, comme si quelqu'un d'autre s'était introduit en elle, la mort ? Elle restait la plupart du temps au lit. Bien qu'il y ait beaucoup de chose à faire. On était cinq, plus les quatre garçons à qui on louait des chambres pour arrondir les fins de mois.

Et subitement, l'un d'eux est tombé malade. Le diagnostic du médecin : le typhus. Dès lors, Zosia et Bronia sont elles aussi tombées malade, contaminées. On nous a, à moi, Hela et à Jozio interdit l'accès à leurs chambres.

Après quelques jours, des messieurs habillés en noir ont sorti un cercueil de leur chambre. A l'intérieur, Zosia, habillée en blanc, sans cheveux, rasés pendant la maladie, avec le visage, transparent, clair, lisse, serein. Je me suis dit qu'elle avait l'air d'un ange. C'est que papa m'avait dit : « Elle est déjà chez le Bon Dieu, avec les anges ». Le pire moment ça a été quand ces hommes vêtus de noirs ont recouvert de terre à coup de pelle le cercueil de Zosia. C'était la première mort, si proche.

Après, Bronia s'est portée de mieux de mieux et maman de pire en pire. Le soir, on s'agenouillait sur le seuil de sa chambre. Chaque soir. Le chapelet. Les litanies. Les dix commandements. J'avais mal aux genoux. Il faisait chaud. La première vague de chaleur printanière. Un jour, tandis que j'étais ainsi agenouillée, j'entendis une sonnette et je sentis une main sur mon épaule. J'eus un frisson. Je me suis retournée. C'était un sacristain en surplis blanc. Derrière lui se tenait un curé, en surplis lui aussi et coiffé d'une barrette. Le sacristain nous a écarté, le curé est entré dans la chambre de maman en fermant la porte derrière lui comme s'il venait nous la voler. Papa nous a dit que maman se confessait et recevait Jésus.

Toujours agenouillée devant la porte close, j'ai offert à Dieu ma vie en échange de celle de maman. Il n'a pas accepté. De nouveaux des hommes en noir. C'est déjà la deuxième mort, encore plus proche. L'enterrement. Longtemps agenouillée à l'église, le sol froid. Pour la première fois, le fait d'être agenouillé me semblait vain. Le cimetière. Les croix entassées. La terre qui tombe sur le cercueil comme si elle tombait sur le visage de ma mère. Et le Bon Dieu le permet ? Il n'existe tout simplement pas.

*Pause, Marie revient à ses corrections. Eve au dessus de ses notes.*

EVE. Rue Lhomond, c'était ton quatrième atelier. Oui ? Mé ?

MARIE, *sans interrompre ses corrections*. Troisième.

EVE. Alors, c'était comment avec ces laboratoires ? Dans l'ordre. J'aimerais mettre de l'ordre dans tout ça. Au début, tu as travaillé dans le laboratoire de Papa, dans son école, n'est-ce pas ?

MARIE. Non. Quand j'ai reçu l'ordre de travailler sur les qualités magnétiques des différents types d'acier, j'ai commencé à mener mes expérimentations dans l'atelier du professeur Lippmann. Mais rapidement la place manquait pour mettre mes éprouvettes sur les étagères. Des amis m'ont alors présenté au professeur Curie de l'Ecole supérieure de physique et de chimie industrielle de la Ville de Paris. Il m'a gentiment donné l'accès à son laboratoire et aux instruments dont j'avais besoin.

EVE. Donc c'était ton deuxième laboratoire ? Chez Papa ? Vous y avez travaillé pendant cinq ans de 1893 à 1898, n'est-ce pas ?

MARIE. Oh, je ne me souviens plus des dates. J'aimerais mieux que tu me demandes la masse atomique d'un quelconque élément.

EVE. J'ai toutes les dates ici, dans mes fiches. En 1898, ce petit laboratoire n'était plus suffisant et l'école de Papa vous a donné un vieux hangar dans une cour, 12 rue Lhomond. Une ancienne salle de dissection, n'est-ce pas. C'était un geste de bienfaisance mais en même temps un signe de mépris. Personne ne considérait vos recherches sérieusement bien que vous ayez déjà découvert le radium. En théorie. Les scientifiques se sont moqués de votre « découverte ». Vous avez appris que vous n'auriez aucune chance tant que vous ne présenteriez les échantillons du nouvel élément. Le hangar de la rue Lhomond, c'était donc ton troisième laboratoire, n'est-ce pas ?

MARIE. Les trous du toit laissaient passer la pluie en automne, en hiver. On était en été sous la verrière comme dans une serre...et quand il faisait froid, un petit poêle en fonte avec un long tuyau ne suffisait pas. Et quand il faisait chaud, la ventilation manquait. J'adorais ce hangar, je ne l'aurai échangé pour rien au monde. C'est là que nous avons vu pour la première fois la lumière extra terrestre du radium.

EVE, *prenant des notes.* Rue Lhomond...troisième laboratoire...1898...le froid...la chaleur...*elle continue de prendre des notes.*

MARIE. Le radium, après la dernière cristallisation, c'était la cristallisation numéro 56 – 77, oui 56 – 77. Nous avons établi un registre précis de toutes les cristallisations suivantes. Après cette cristallisation numéro 56 – 77, on attendit toute la nuit au laboratoire, en somnolant avec inquiétude, moi sur le petit canapé et Pierre, la tête posée sur la table sur un livre ouvert que je lui avait glissé pour que cela soit un peu moins dur. A l'aube, quand nous nous sommes penché, au dessus du bol, il était vide. Vide. Juste, une petite tâche au fond. L'échec. Nous sommes sortis du laboratoire comme d'un champ de bataille. Vaincu. Nous sommes rentrés à la maison sans dire un mot. Pour la première fois depuis quatre ans, on n'avait rien à faire. Pour la première fois nous n'étions plus attirés par le laboratoire, l'arche de l'espoir, le berceau de nos rêves s'était subitement transformé en un endroit détestable, inamical, le témoin de notre humiliation. On a erré d'un coin à l'autre en ressassant notre défaite, inconcevable, et pourtant si réelle. Quatre années à retourner des tonnes de pechblende, quatre années passées à enfourner des bûches. Quatre années à remuer le liquide dans la cuve. Cinq mille six cent soixante dix sept cristallisations et l'éprouvette – vide. Le désespoir. Notre compromission dans le monde scientifique. Nos espoirs personnels déçus. La défaite oui, sur toute la ligne, la défaite. Je n'arrivai pas à l'accepter. La nuit d'après fut terrible, sans sommeil et soudainement, je me suis dit : de la dernière cristallisation il restait si peu de radium qu'on ne pouvait pas le voir, juste cette petite tâche. Mais il y

était. Il ne pouvait pas ne pas y être. Nous ne pouvions pas avoir fait une erreur de calcul aussi grossière. Il devait y être.

Je réveille Pierre. Je lui dis : « Nous devons vérifier encore une fois ». On s'habille à la hâte, se comprenant sans dire un mot. On se précipite au laboratoire. La cour. La clé. A travers les vitres de la porte une lumière scintille.

*On entend « la musique du radium »*

Nous sommes entrés. Transis de bonheur, nous avons vu, au dessus du bol, apparemment vide, flotter une douce et étrange clarté. Le rayonnement... Quelle beauté... La plus belle vision et le plus beau moment de ma vie. C'était le radium.

Après ça, on a multiplié les expérimentations. Les éprouvettes, les béchers, les mortiers, la lumière émanait de tous les objets que le radium avait touchés. Quand nous entrions le soir dans le laboratoire, nous étions alors accueillis par cette lumière, sur les tables, les étagères. Nous l'appelions le ver luisant.

Le radium.

Un corps merveilleux, insondable.

Son rayonnement est une création constante, dramatique, dispersée. Il est deux millions de fois plus intense que le rayonnement de l'uranium, il transperce les corps impénétrables.

Le radium...

Il produit de la chaleur et aussi ce corps gazeux, particulier, cette émanation. Il réagit sur la pellicule photographique. Il donne à l'air la conduction électrique. Au contact de différentes substances, il leur confère la phosphorescence. Il active tout ce qui se trouve à sa proximité : les objets et les plantes, les animaux et les humains.

Le radium...

Spontanément, il provoque les cataclysmes permanents de la transformation atomique. Il impulse le rythme des naissances prolifiques et des décès inévitables. Il est constamment en mouvement.

EVE, *au dessus de ses notes*. Vous avez obtenu la preuve de l'existence du radium. Tu as soutenu ton doctorat sur la radioactivité. Peu après, vous avez reçu toi et Becquerel le prix Nobel. Et dans la foulée, on vous a attribué un nouveau laboratoire moderne.

MARIE. Pas du tout ! On ne nous a rien attribué ! Et pourtant, nous avons frappé à toutes les portes, nous avons supplié, nous avons envoyé des pétitions aux autorités. Nous nous sommes rendus à plusieurs reprises dans différentes universités, dans les bureaux des administrations, en vain. Quand Pierre a enfin été nommé Professeur à la Sorbonne, on ne lui a concédé que deux petites pièces en guise de laboratoire. On m'a permis gracieusement de les utiliser.

EVE. Alors c'était votre troisième laboratoire commun, et pour toi le quatrième ? N'est-ce pas ?

MARIE. Trop petit. Misérablement équipé. Ils avaient promis la construction de deux autres pièces. Pierre ne les a jamais vues. Moi oui... Quand j'ai occupé la Chaire à la suite de Pierre. Alors si tu fais le compte c'était mon cinquième laboratoire. Indigne de la mémoire de Pierre. Insuffisant pour mes recherches. Il n'y qu'après...

EVE. J'ai cette date, 1909...

MARIE. ...on a commencé la construction du nouveau laboratoire, enfin un véritable laboratoire. Tout un institut portant le nom de Curie.

EVE. Celui qui a été inauguré en 1914.

MARIE. Oui. Mais avant cela, il a été décidé de me construire un laboratoire à Varsovie.

EVE. Je l'ai. En 1912.

MARIE. Je pense que c'est ça. *Elle s'arrête.* Tu entends ces cloches ?

EVE. Oui, ça vient de la vallée.

MARIE. La musique des sphères. A chaque fois que je regardais la lumière du radium dans l'obscurité, j'avais l'impression d'entendre une musique...une harmonie...qui ressemblait à ça. Ça été des moments merveilleux. *Après une pause.* De quoi parlions-nous ?

EVE. Du laboratoire à Varsovie.

MARIE. Oh, cette affaire a traîné. D'abord, à Varsovie, c'était toujours les Russes aux pouvoirs, ils occupaient le pays depuis la fin du XVIII<sup>ième</sup> siècle. Puis, à partir de 1918, la Pologne libre avait d'autres préoccupations : la défense de l'indépendance et la construction de l'Etat. Des dépenses prioritaires : l'armement, l'agriculture. Et par la suite, la première pierre...

EVE. Tu l'as posée en 1925 et ensuite ?

MARIE. Mais tu le sais, tu y étais. L'institut du Radium dans la rue Wawelska a été inauguré, il y a deux ans. Mais en partie seulement, celle concernant la médecine. Il devrait y avoir un autre bâtiment, comme à Paris. Le laboratoire est toujours en construction. Je m'inquiète de la progression du chantier. Cela fait longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles. Tu voles mes lettres !

EVE. Non mais oh.

MARIE. Avoue.

EVE. Effectivement, le facteur a apporté quelque chose ce matin.

MARIE. Mais tu as avoué.

EVE. C'est parce que je veux t'épargner des tracas pour des futilités.

MARIE. Montre.

EVE. Il n'y en a pas beaucoup. *Elle donne les lettres à Marie. Marie regarde la correspondance fébrilement.*

MARIE. Tu m'isoles du monde et pourtant on a besoin de moi. A Paris, à Varsovie. Oh, une carte de Zakopane...de la tante Bronia...des vœux de santé...de Paris, de la part de Colette, je lui ai dit avant mon départ de garder l'actinium X dans l'état où je l'ai laissé, de ne faire aucune nouvelle expérience, je dois contrôler moi-même le dispositif. Pour obtenir l'actinium à l'état pur et entièrement libre d'émanation, le temps de centrifugation doit être contrôlé au centième de seconde. Qu'ils orientent plutôt leur recherche sur le rayonnement alpha. Il faut que je rentre...*Sur cette dernière phrase, Marie a un coup de faiblesse, mais elle essaye de ne pas le montrer.* De Varsovie...Lis-moi cette lettre, s'il te plaît.

EVE. Ça ne va pas ?

MARIE. Non, non, c'est rien. Ça va passer. Lis, s'il te plaît...

EVE. C'est du directeur Lukaszczyk. *Elle lit la lettre en partie.* La partie clinique fonctionne à plein régime. Les murs du pavillon de physique sont dressés... On vient de poser le toit. Nous avons installé le gaz, l'eau et l'électricité dans tous les laboratoires. On va avoir le courant alternatif. Avant la fin de l'année, on doit installer des vitres et mettre en place le chauffage... En hivers, nous nous occuperons des salles de laboratoire. Ce sera le laboratoire le mieux équipé au

monde. Sous peu on va commencer le recrutement du personnel, des assistants, des doctorants, quatre sont en stage actuellement chez vous...Je veux dire, chez toi... Nous devons être prêts, le 11 novembre 1935 pour l'inauguration - en votre présence bien entendu – le jour de la fête de l'indépendance de la Pologne. Vous êtes Madame, l'un des symboles de l'indépendance...

MARIE. Et voilà ! A nouveau. Je suis un symbole et non pas un être humain...

EVE, *continuant la lecture*. « Vous avez effectué de grandes découvertes dans la liberté alors que le pays souffrait dans l'esclavage. C'était une façon de soutenir l'esprit national d'indépendance. Vous avez contribué à notre indépendance. Nous ne perdons pas l'espoir. quand les laboratoires seront achevés – de vous voir vous installer à Varsovie. Dans le premier pavillon, votre appartement est déjà construit. Vous le connaissez, il vous a plu...

MARIE. La verdure devant les fenêtres...des chambres spacieuses, ensoleillées. Je voudrais...vivre à nouveau à Varsovie.

EVE. Quoi ! Vivre à Varsovie ?

MARIE. Oui, je suis née à Varsovie, alors peut-être, faut-il y mourir ?

EVE. Et notre nouvelle maison à Sceaux ?

MARIE. Tu ne permets même pas à ta vieille mère de rêver... Le pays. Je ne voulais pas du tout quitter le pays... Mais à Varsovie, sous l'occupation russe, les femmes n'étaient pas admises dans l'enseignement supérieur. C'était l'une des façons pour les Russes d'empêcher la formation d'une élite... Alors, si je voulais faire des études, et au combien je le voulais, assoiffée de savoir, alors je devais partir. A Paris, bien sûr. Juste le temps des études. Je ne voulais pas rester en France ! Je croyais profondément qu'il était de mon devoir de travailler dans

mon pays natal. Je considérais que rester à l'étranger était une trahison. Et pourtant, j'ai trahi ma patrie.

J'ai rencontré un homme...un français, un physicien, un professeur. On était bien ensemble... On parlait...de la physique...de travailler ensemble. Petit à petit on s'est rendu compte que nos caractères se ressemblaient... Tous les deux, nous étions tenaces, travailleurs, précis. Ce qui nous différençait nous complétait merveilleusement. Moi j'étais battante et pleine d'idées nouvelles. Lui était timide et scrupuleux. Il m'a demandé ma main. Il disait que notre couple serait comme le chlorure de sodium, la substance dans laquelle les éléments contradictoires restent en harmonie constante. Mais le fait qu'il était français excluait pour moi le mariage. Cela revenait au fait de rester avec lui en France, alors j'ai refusé.

Je lui ai dit pourquoi je refusais : « je dois retourner en Pologne, être enseignante, m'occuper de mon père ». « Et la science ! », a-t-il dit. « Je ne sacrifierai pas mes idéaux sur l'autel de la science ! On n'a pas le droit de faire de la science une divinité ». Voilà ce que je lui ai répondu. Je l'ai blessé, et je l'ai regretté profondément. Je compris que pour lui la science n'était pas une divinité mais Dieu. Et c'est arrivé. Je suis rentré au pays.

Après quelques semaines, lui, ce français m'a écrit, qu'il avait décidé d'abandonner sa carrière universitaire, qu'il était prêt à me rejoindre en Pologne, à donner des cours de français, oh, il a même écrit quelques phrases en polonais, il avait juré d'apprendre le polonais pour moi...

C'était stupéfiant. Pour moi, abandonner son pays. Mais alors pourquoi ne pourrais-je pas en faire autant ? En plus, lui, venant de France, il aurait dû cesser ses recherches, renoncer à sa carrière. Alors que moi, venant de Pologne, je pouvais au contraire entamer des recherches, servir la science au lieu d'enseigner la physique dans un lycée de Varsovie. Son renoncement était plus grand encore. J'ai été terriblement égoïste ! Je me suis rendu compte que l'amour entre deux personnes pouvait être plus grand que l'amour pour tel ou tel pays. Un savant se met au service de l'humanité. Cela n'implique pas le reniement de son pays d'origine. L'amour de tous n'exclut pas l'amour d'une nation. Je veux me marier avec lui ! Je veux m'installer en France !

Oui, je le reconnais, j'ai eu de la peine quand Pierre m'a annoncé que je ne porterais pas de robe blanche ni de voile, qu'il n'y aurait pas d'alliance, de curé. Il se trouvait qu'il était athée. Il ne m'a même pas permis de baptiser les enfants. Moi, j'ai été élevé dans une famille catholique. Après la mort de ma mère, j'ai rompu avec l'Eglise. Le Ciel n'existe pas. Il n'y a que la terre, ses richesses et ses secrets qui attendent d'être découverts.

EVE. Tu ne te languissais pas ?

MARIE. Je me languissais de mon père, de mon frère, de mes sœurs, de Varsovie, de la Vistule... Après... Plus tard... Mes compatriotes m'ont invitée à Varsovie... J'étais déjà professeur à la Sorbonne. J'avais déjà reçu un deuxième prix Nobel... Mon cœur m'attirait toujours vers le pays. Le retour serait aussi l'accomplissement d'un devoir patriotique. Le devoir ! L'esprit du devoir m'a toujours guidé dans ma vie. J'ai demandé à mon cœur de se taire. J'ai soumis à l'analyse mon sens du devoir et j'ai tiré la conclusion que mon devoir principal est de rendre service à la science. A Varsovie, je n'aurais pas pu conduire ce genre de recherche comme à Paris. Je suis restée en France.

Souvent, dans notre vie, un conflit apparaît entre le cœur et la raison. Il faut choisir. Mais parfois c'est encore plus compliqué, quand nous nous trouvons devant le choix entre deux amours. Moi, j'aimais mon pays et j'aimais la science. Quel amour est plus grand ?

EVE, *au dessus de ses notes*. Tu envisageais de retourner au pays à la fin de tes études à la Sorbonne en 1894. A une vitesse folle : début des études en 1891, licence de physique en 1893, licence de mathématiques en 1894 et nous sommes en 1934, exactement quarante ans. J'ai catalogué tout ton passé. Je t'ai dans mes fiches.

MARIE. Artiste, pianiste, écrivain, journaliste – et pourtant l’esprit scientifique ! Alors ça fait déjà quarante ans ! *Longue pause.* Non, on ne va pas regarder en arrière, ce qui compte c’est l’avenir. Tu te souviens d’Asnyka.

[il faut avancer avec les vivants  
Attraper la vie nouvelle  
Au lieu d’orner la tête  
de laurier fané]

EVE. Bravo.

MARIE. Avancer avec les vivants, ça veut dire travailler. *Elle reprend ses corrections.*

EVE. S’il te plaît, jette un coup d’œil, regarde si c’est bien ordonné. J’ai encore un chapitre qui n’est pas achevé : « Madame Curie au panthéon de la science ». *Elle consulte ses fiches.* « Albert Einstein a découvert le lien indissociable entre le temps et l’espace, Madame Curie, celui entre la matière et l’énergie ». « Marie Curie est arrivée après Copernic, Galilée, et Newton, Copernic a arrêté le soleil et a mis en mouvement la Terre. Marie Curie a mis en mouvement les atomes. Galilée...

MARIE. Arrête de raconter des bêtises.

EVE. J’ai des fiches !

MARIE. Je t’interdis de faire ce genre de citation. A vrai dire, je n’aime pas cette idée. Me consacrer un livre, de mon vivant ? Une fois morte, je ne pourrais pas protester ou envoyer des rectificatifs et tu pourras écrire tout ce qui te plaira, les plus grandes fantaisies, les balivernes les plus absurdes !

EVE. Ne te fâche pas. Ce que j'écris, ce ne sont ni des balivernes, ni des fantaisies. Je m'appuie sur des sources, des déclarations authentiques, sur des coupures de presse. J'ai sorti tes correspondances, les notes de Papa et je viens vérifier tout ça avec toi...Tu m'as promis ton autorisation.

MARIE. Je ne t'ai rien autorisé.

EVE. Pourquoi ?

MARIE. Parce que ce sont des histoires, des anecdotes, des souvenirs. Quelqu'un peut se souvenir d'une certaine manière, quelqu'un d'autre autrement. Moi je ne peux mettre ma signature que sur les faits, sur les résultats de recherches confirmés.

EVE. Est-ce que tu comprends que le texte d'une biographie autorisée va tripler, qu'est ce que je raconte, décupler sa valeur.

MARIE. Sa valeur marchande ?

EVE. Oui.

MARIE. Tu sais que je n'ai jamais compté l'argent !

EVE. Mais tu ne te rends pas compte qu'en renonçant au brevet du radium, tu as renoncé à la fortune et tu as privé d'héritage tes enfants, tes petits enfants, pourquoi ?

MARIE. Je t'ai déjà dit que c'était une décision commune de votre père et moi.

EVE. Une décision stupide, égoïste.

MARIE. Je t'interdis de parler comme ça de ton père.

EVE. Je parle de toi ! Si tu autorises cette biographie, tu peux réparer partiellement tout ça.

MARIE. Je ne peux pas réparer nombre de fautes plus graves encore.

EVE. Tu peux au moins éviter de me déshériter. *Elle remet ses livres, ses notes, dans son panier et sort brusquement. Marie reste seule.*

MARIE. Tu n'es pas devenue physicienne comme Irène. Tu n'es pas devenue médecin comme tante Bronia. Tu n'as pas obtenu de doctorat comme ton oncle Jozef. Alors reste écrivain. Mais dans ton panthéon de la science tu dois introduire ton père. Lui, il ne peut plus revendiquer sa place. Il n'a jamais rien revendiqué... Pour lui-même....

*Elle s'endort. Dans son sommeil :*

Pierre... Quand on l'a amené sur un brancard et posé sur la table du salon, j'ai compris ce qui se passait avec mon cœur, mais je n'arrivais pas à comprendre avec mon esprit. J'ai demandé : « Pierre est mort ? Est-ce que Pierre est vraiment mort ? ».

Immobile, avec la tête bandée... Son visage couvert de filets de boue mêlée de sang, les yeux largement ouverts. Immobile. Songeur. A quoi songe-t-il ? Le pansement ne couvre que le front, et ce qu'il y avait au-dessus. Le pansement enveloppe aussi la partie de la tête qui a disparue. Quelqu'un a dit ça, qu'il a été frappé à la tête par la roue ferrée d'une voiture. Le crâne fendu... Comment est-ce possible... Il n'y a plus. Il n'y a plus de quoi ? La tête de Pierre !

Les faits rendaient sa mort évidente. Mais je ne voulais pas, je n'arrivais pas à me rendre à l'évidence. A chaque instant, à chaque battement de cœur, je me rendais compte de l'évidence, que ça ne changerait plus – il ne vivait plus – et je

m'enfonçais dans le désespoir. Un désespoir d'autant plus profond que je ne croyais pas en la résurrection après la mort. Et puisque la foi en la vie, malgré la mort, était pour moi inconcevable, alors il ne restait rien. Ou plutôt il ne restait que le rien. Le néant. Le vide. Le manque. La pénombre.

Quelqu'un a posé sa main sur mon épaule. Quelqu'un m'a aidé à me relever. Quelqu'un m'a sorti de la pièce. Je ne résistais pas physiquement. Bien que tout se révoltait en moi. Parce que je vivais pendant que lui... Le sentiment d'injustice. La sienne. La mienne. Non méritée. Un terrible sentiment d'injustice. Quand on m'a conduit à nouveau, Pierre était allongé sereinement, comme un soldat blessé. Oh, combien de blessés je vis par la suite, dans les hôpitaux de Caen, des blessés condamnés à mort... Pierre paraissait se reposer. Et c'était quelque chose de complètement nouveau car il ne se reposait jamais. Même pendant nos balades, soit il appuyait fort sur les pédales du vélo, soit quand on marchait, il ne cessait de parler, de poser des problèmes qu'il cherchait à résoudre, ou bien il se tournait vers moi, avec une question, et sans arrêter de marcher, il écoutait mes réponses, les analysait, tantôt il me contredisait, tantôt il acquiesçait. Il était toujours actif, intellectuellement, émotionnellement, physiquement... Il ne se reposait jamais.

Son visage au-dessous des pansements était détendu. Ses lèvres seulement paraissaient tendues comme un arc sévèrement bandé, ses lèvres gourmandes... Durant toutes les années de notre mariage. Cette avidité de tes lèvres sur mon corps... et des miennes sur le tien. Tu m'as donné ton corps sans réserve comme je t'ai donné le mien. Souvent, tu chuchotais que tu aimais mes cheveux. Tu te posais des questions en singeant le sérieux du scientifique : « De quelle couleur sont-ils ? Dorés ? Blonds ? Tout simplement blonds ? Ils ne peuvent pas être dorés car ils ne sont pas dotés de reflets roux. Ils ne peuvent non plus être blonds car leur couleur paraît plus intense que blond. ». Tu chuchotais comme ça en disposant mes cheveux sur l'oreiller comme des rayons autour de ma tête. « Il faut donner un nom à la couleur de tes cheveux, Marie. Tout comme toi tu donnais des noms à nos découvertes : polonium, radium. Ou peut-être tes cheveux ont-ils une pincée de radium ? Il en émane de la lumière... ».

Comment est-il possible de ne plus se rendre ensemble au laboratoire ? Je ne pourrais plus jeter de temps en temps un coup d'œil au dessus de la table, sur laquelle tu étais penché. Combien de fois en sentant mon regard tu levais les yeux vers moi et nos regards se croisaient comme un faisceau de rayonnement prouvant notre amour. Et la seconde d'après, nous retournions au travail qui était aussi l'expression de notre amour. Nous étions faits l'un pour l'autre. Notre union était inéluctable. Comme le résultat d'une expérience bien menée. Comme un élément dont la structure est stable...inaltérable.

On a refermé le cercueil. Le cimetière. Il n'y avait pas de prêtre. Il n'a pas eu de messe. Comme jadis pour notre mariage. La mise en terre. J'éclatais en sanglots. On a voulu me faire quitter le cimetière. Je ne l'ai pas permis. Je les ai regardés emmurer Pierre.

Je suis restée seule. Comment vais-je vivre ? Seule. Comment vais-je travailler ? Sans toi. Je me suis rappelée les mots de Pierre : « Si l'un de nous disparaît, l'autre doit poursuivre les recherches ». Le lendemain de l'enterrement, je suis retourné au laboratoire.

*Après un moment.*

Après la mort de Pierre, la blessure restait ouverte, elle ne se cicatrisait pas. J'ai arrêté l'hémorragie par le travail. Je m'oubliais dans le travail pour ne pas me souvenir. Pour ne pas revenir à... Pour maîtriser ce paroxysme du désespoir qui émergeait à chaque pensée, dans chaque objet qu'il utilisait, dans chaque livre qu'il lisait, ou lorsque que j'entendais prononcer son nom.

On disait de moi, une veuve courageuse – elle porte dignement son deuil... La noble savante – elle continue ses cours malgré sa tragédie personnelle. La savante inébranlable – elle continue ses expérimentations malgré la perte de son meilleur collaborateur...

Paul... Il n'y a que lui qui ait remarqué sous mon deuil épais, sous le masque de la conférencière attentive à son sujet, les palpitations de mon cœur à répétition. Le cœur blessé d'une femme. Il s'est montré compatissant là où les autres étaient

seulement gentils. Il m'a donné de la tendresse tandis que d'autres faisaient preuve de compréhension. Il m'a fait savoir qu'il croyait en moi. En moi, et pas seulement en mes théories, en mes découvertes. En plus de ça, il était charmant, élégant, séduisant, viril. Je me suis rendu compte que j'avais besoin d'un homme. Comme si je l'avais découvert à cet instant, bien qu'on se connaissait depuis des années. Paul a arrêté ma chute dans l'abîme de la solitude. On était sur un pied d'égalité dans le domaine scientifique. On se respectait mutuellement. Albert... Albert Einstein avec qui j'ai passé tant de bons moments, partagé tant de conversations fascinantes, Albert m'a dit un jour que s'il n'avait pas mis à jour en 1905 la théorie de la relativité, Paul l'aurait fait en 1906. Ils arrivaient au même résultat.

Pour la première fois depuis la perte de Pierre, j'avais un partenaire pour discuter des questions scientifiques. Paul écoutait et comprenait. Avec beaucoup de compétence, il attirait mon attention sur des problèmes qui n'étaient pas encore résolus. Il posait des questions qui m'inspiraient. On avait toujours des occasions de se rencontrer. Nos laboratoires étaient côte à côte. On fréquentait les mêmes bibliothèques. On prenait nos repas en vitesse dans les mêmes bistrots. Et petit à petit, nous avons changé les rencontres de hasard en rendez-vous. On était bien ensemble.

Tout ceci a été interrompu par une lettre anonyme. J'ai été stupéfaite. Je l'ai trouvé sur mon bureau. Quelqu'un avait écrit que je m'exposais honteusement avec un homme marié, père de quatre enfants, que j'étais lâche, que je volais un époux à une femme, un père à des enfants, que je devais revenir à la raison. J'ai déchiré la lettre avant de la jeter à la corbeille.

J'ai commencé à éviter Paul. Alors, il m'a écrit des lettres. Je ne pouvais pas ne pas répondre. Il m'a demandé un rendez-vous. Je ne pouvais pas refuser. Il était abattu. Il m'a dit que sa femme le menaçait de divorce. « Alors, il sera libre », me suis-je dit. Parce que j'étais libre. « Ma femme demandera le divorce pour faute, a-t-il dit. Elle veut me ruiner... détruire ma réputation... ». Je sentis que je devais lui venir en aide. Nous avons loué un appartement où nous nous rencontrions en cachette. Nous échangeions des lettres de plus en plus tendres.

Alors, il est arrivé une chose atroce, un journal à scandale a publié mes lettres adressées à Paul, assorties des commentaires les plus vils. Est-ce que Paul les aurait donné aux journalistes pour rejeter sur moi la responsabilité de la faillite de son couple ? Est-ce qu'il aurait pu se montrer aussi faible ? Ou peut-être a-t-il tout simplement perdu ces lettres ? Ou peut-être les lui aurait-on volées. Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas. Mais je soupçonne le pire.

Le bruit terrifiant des vitres cassées ! Dans ma maison et dans l'appartement de nos rendez-vous.

La panique !

La femme de Paul m'alpague dans la rue et menace de me tuer.

Les amis m'abandonnent.

La presse commence son battage : « Le roman secret de la lauréate du Nobel ! », « Scandale dans les sphères universitaires ! », « L'aventurière au doctorat ! ». Je suis présentée comme une femme débauchée et en plus, une étrangère – polonaise ? Russe ? Allemande ? Certainement juive ? Gloire de la science française, je deviens sa honte. Je suis maintenant l'usurpatrice qui s'est faufilée dans le rayon de Becquerel et Curie et qui s'approprie en partie le prix Nobel qui leur appartient. « Elle a fait son doctorat sur le dos de Curie ». « Elle a hérité gracieusement de la Chaire de Pierre Curie et maintenant elle montre son vrai visage » : « une voleuse sur le terrain scientifique, une débauchée sur le terrain moral ». Elle détruit la famille française. Elle décompose la science française. Elle menace l'honneur de la France. Qu'elle quitte la France ! ».

Voici ce qu'on pouvait lire en première page des journaux. Sur la troisième ou quatrième page des mêmes journaux, en petit caractère, au mois de décembre de l'année 1911, on apportait la nouvelle suivante : « Stockholm, l'académie suédoise des Sciences a attribué le prix Nobel de Chimie à Madame Curie pour l'isolation du Radium à l'état métallique ».

Alors que j'étais assise dans le train en gare du Nord, prêt à partir, des vendeurs de journaux ont fait irruption dans le compartiment en criant : « Curie démasquée comme l'amante de Langevin ! ».

J'ai tué Paul dans mon cœur pendant ce long voyage de Paris à Stockholm. Jamais plus, je n'ai échangé avec lui un seul mot. Je le croisais dans les couloirs de l'Université, lors de conférences. Il est resté quelqu'un d'étranger, d'inconnu. Je le tenais pour mort. Et moi-même, j'ai décidé que jamais plus je n'aurais de liaison avec un homme. Comme si j'avais tué la femme qui est en moi.

C'était déjà le septième, non le huitième enterrement. Dans l'ordre : la sœur, la mère, l'enfant lors d'une fausse couche, le père, le mari, le père du mari, et celui – comment le nommer – non pas « l'amant » comme disait la presse à scandale mais peut-être mon deuxième mari manqué...et enfin, moi-même. En tant que femme. Mon cœur, mon pauvre cœur...atrocement blessé par la mort de Pierre, tellement malmené par le parjure de Paul...

C'est trop pour un petit cœur. Il y a une limite à la résistance du cœur, à la souffrance. Il y a un moment où le cœur ne peut absorber davantage de souffrance. A cet instant, il se pétrifie.

*Entre Eve avec son panier. Elle dispose ses affaires et regarde Marie. Inquiète, elle s'approche d'elle et lui touche le front. Marie se réveille. Elles échangent des sourires. Marie revient à ses corrections. Eve s'installe à table. Elle travail un moment en silence.*

EVE. De qui, parmi les grands savants contemporains, as-tu été proche ?

MARIE. Aucun, et pourtant... Je le répète, aucun. Et pourtant, c'était toute une ménagerie... Des types formidables ! Des rencontres et des travaux communs pendant les sessions de la Commission internationale de coopération intellectuelle, à Genève, au Comité Solvay à Bruxelles, et lors d'innombrables conférences scientifiques... Des vacances communes à l'Arcouest en Bretagne. Seignobos était le rameur, le plus athlétique de la communauté scientifique et le plus grand scientifique parmi les rameurs. Evidemment le plus grand scientifique que j'ai jamais rencontré était ton père.

EVE. Et à part lui ? Paul ?

MARIE. Je te l'ai déjà dit – aucun.

EVE. Il faut t'arracher les mots de la bouche ! Alors – qui ?

MARIE. Albert Einstein, si tu veux savoir. Il n'y avait pas entre nous de relations personnelles. Mais il se distinguait par l'esprit et sa façon de voir la vie. Il était un magnifique partenaire pour les discussions, pour les promenades...

EVE. Tu sais quoi, tu es atroce. Tu me racontes des balivernes sur Einstein, le touriste, Seignobos, le rameur... Bon on va laisser tomber... Mais je ne renoncerai pas à te questionner sur toi-même. Autrement ce livre ne servirait à rien... Je dois apprendre quelque chose d'essentiel à ton sujet, au sujet de ton âme.

MARIE. Une psychanalyse, tu veux me manger à la sauce du Docteur Freud.

EVE. Je ne suis pas stupide comme tu le penses, bien que je ne sois pas physicienne !

MARIE. Tu veux savoir quelque chose sur mon âme ? Ce qui me préoccupe d'avantage à cette heure, c'est mon organisme... La maladie... Ma maladie... Le plus grand médecin de la place de Paris m'a envoyé dans ce sanatorium pour tuberculeux comme si j'avais une infection pulmonaire... Ici, les spécialistes ont exclu la maladie des poumons... Alors ce n'est pas ça. Les analyses de sang montrent une chute catastrophique des globules rouges et dernièrement des globules blancs également.

EVE. Docteur Tobe parle d'une pernicieuse anémie.

MARIE. Anémie ? Non ce n'est pas ça non plus. Et le glaucome qui affecte mes yeux ? Et mes coups de fatigue. Et mes brusques variations de température ? Etcetera, etcetera. Réfléchissons à tous ces symptômes. En fin de compte, je suis la seule parmi ces médecins à être membre de l'académie de médecine... Trêve de plaisanteries. J'en sais plus sur mon état que les médecins eux-mêmes. Nous avons affaire ici à un certain cycle qui s'amplifie avec les années. Ces mains, brûlées après avoir touché pendant des mois et des mois des minéraux radioactifs, soit elles sont sèches, soient elles suintent de pus. Le cas des brûlures accidentelles du professeur Becquerel, les brûlures que Pierre a pratiquées sur lui-même, et les résultats, ou plutôt les hypothèses qu'il a tiré de ses expériences. L'exposition continue de mon organisme aux rayons Roentgen pendant les quatre années de guerre a été probablement plus dangereuse encore que le rayonnement du radium. Combien de fois j'ai allumé ma lampe de Roentgen au dessus d'un soldat blessé à la recherche des fragments d'obus dans son corps. Les médecins opéraient en suivant mes indications. On a réussi à sauver tant de garçons. Et combien d'autres sont morts. Nombreux sont ceux parmi mes collaborateurs et mes assistants qui sont décédés Tous de la leucémie. Mais dans mon cas ce n'est pas la leucémie. Et pourtant mon état actuel ne peut pas ne pas être lié logiquement à ces années d'exposition aux radiations...

EVE. Mais, le radium soigne. C'est tout un domaine de la médecine, la curiethérapie, la thérapie par le radium.

MARIE. Oui, mais le radium soigne en tuant. Il tue des cellules malades. Nous savons aussi que s'il n'est pas correctement dosé et employé, il tue des cellules saines. Alors, il s'agit d'une maladie qui résulte d'un rayonnement excessif. Maladie de la radioactivité. Oui, appelons-la comme ça « La maladie de la radioactivité ». Superbe ! Je suis malade de la maladie d'irradiation. Parfait ! Comment la soigner ? Puisque nous savons introduire l'énergie du rayonnement dans l'organisme, il faudrait établir la procédure pour l'en extraire. Mais cela

ferait un très bon sujet de doctorat. Mes assistants seront contents et la science en profitera. Et voilà qu'en plus, j'invente de nouveaux sujets de doctorats.

EVE. De toute façon, je ne comprendrais rien aux intitulés de ces doctorats. Pour moi ces sphères demeurent inaccessibles. J'ai une autre question à te poser...

MARIE. Pas maintenant, s'il te plait, pas maintenant, la science... L'avenir de la science... J'ai lu récemment dans le journal de l'académie allemande des sciences le communiqué du docteur Otto Hahn. Je le connais bien. C'est un savant solide. Il a prouvé grâce à ses expériences que l'atome d'uranium soumis à l'action des neutrons se disperse en libérant une forte énergie et libère aussi des faisceaux de neutrons capables de fragmenter le noyau des atomes d'uranium. Il a nommé ce phénomène : la réaction nucléaire. C'est une affaire d'une grande importance. Hahn suit ma trace. Avec Pierre, nous avons prouvé que les atomes ne sont pas immobiles, invariables – comme on le pensait jusque-là. Le radium, selon nos recherches dégage des particules infiniment petites chargées d'électricité négative, et leur énergie potentielle se disperse graduellement. Comment cela s'est-il produit ? C'était le résultat de la transformation des atomes. Alors nous avons fait danser les atomes. Dans ses recherches à venir, Hahn voudra certainement mesurer la quantité d'énergie atomique libérée. Mais on peut déjà prévoir que cette énergie est immense. Incommensurablement plus grande que toutes les irruptions d'énergies produites artificiellement que l'on connaissait jusque là. Cela pose une menace. Très sérieuse. Pierre Curie en parlait déjà quand nous avons reçu le prix Nobel. Il indiquait alors deux possibilités d'utilisation du radium : comme un bienfait et comme une malédiction pour l'humanité.

*Elle s'adresse à Eve.* Est-ce que tu as sous la main le discours de Pierre à Stockholm ?

EVE. Je vais regarder. *Elle cherche.* Oui...Je l'ai. Le discours du Docteur Curie prononcé le 6 juin 1905 pendant la cession spéciale de l'académie suédoise des

Sciences. Oui... D'abord, il parlait de la conséquence de la découverte du radium pour la physique. Oui. La révision de plusieurs lois élémentaires de physique... De chimie... Il montrait les nouvelles sources de rayonnement... Les conséquences pour la métrologie... L'explication de phénomènes jusqu'alors incompréhensibles, pour la biologie... La perspective de soigner le cancer... Oui... Ici ! « On peut concevoir, que dans des mains criminelles, le radium puisse devenir très dangereux, et ici, on peut se demander si l'humanité a davantage à connaître les secrets de la nature, si elle est mûre pour en profiter ou si cette connaissance ne lui sera pas nuisible. L'exemple des découvertes de Nobel est caractéristique, les explosifs puissants ont permis aux hommes de faire des travaux admirables. Ils sont aussi un moyen terrible de destruction entre les mains des grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre. Je suis de ceux qui pensent avec Nobel que l'humanité tirera plus de bien que de mal des découvertes nouvelles ».

MARIE. Quelle générosité transparait dans ces mots. Je te remercie pour cette citation. Les nobles optimistes comme lui seraient mal à l'aise en voyant où nos découvertes d'il y a trente ans ont conduit la science.

EVE. De quoi parles-tu ?

MARIE. Je parle des menaces de la science contemporaine. En Allemagne le parti national socialiste ouvrier allemand a pris le pouvoir avec Hitler à sa tête. Ça fait peur de penser ce qui pourrait arriver si son gouvernement mettait la patte sur les recherches des scientifiques allemands.

EVE. Sans la nitroglycérine et sans la dynamite de Nobel il n'y aurait ni chemin de fer panaméricain ou transsibérien, ni canal de Suez, ni canal de Panama, ni tunnels ans les Alpes !

MARIE. Il n'y aurait pas eu non plus les destructions causées par la Grande Guerre. Pierre avait prévu cela. J'y pensais souvent en allant sur la ligne du front avec mon appareil de Roentgen, en voyant les villes en ruines...Les fruits amers de la dynamite de Nobel...Et si les obus qui ont réduit les villes en cendre possédaient de surcroît la force de la réaction nucléaire ? Si cela avait été des obus nucléaires.

EVE, *prenant note*. Obus...Réaction nucléaire...

MARIE. C'est nous deux, avec Pierre, qui avons initié cette réaction en chaîne de découvertes qui conduisent... Qui conduisent à ouvrir la voie à une nouvelle arme effroyablement destructive...Il est bien probable qu'il existe des fous qui voudront se l'approprier.

L'Allemagne de Hitler. Les communistes russes de Staline. Et les japonais qui commencent tout juste la conquête de la Chine. On sait que tous ces régimes disposent de scientifiques à leur service. Et pourtant la science ne doit pas être soumise aux directives des gouvernements. Elle doit restée indépendante. Autrement, elle cesse d'être science.

EVE. C'est comme si tu prononçais un discours à l'occasion d'une conférence pacifiste.

MARIE. Ne m'interrompt pas...Sinon, je vais perdre le fil. La menace de la science...La science est menacée de l'extérieur. Elle est menacée par les gouvernements qui veulent contrôler les recherches et en tirer profit. Mais il y a une autre menace. De l'intérieur. Elle naît dans la conscience des scientifiques. A côté des questions sur la mise en pratique des découvertes – si elles doivent servir au mal ou au bien – il y a des questions concernant l'éthique des recherches en certains domaines. Là, où précisément elles touchent aux lois fondamentale de la nature, soit pour les mettre en suspend soit pour les modifier. On ne peut pas s'autoriser à séparer la science de l'éthique. C'était déjà

le propos d'Alfred Nobel. Et celui de Pierre Curie. Il faut enfin se rendre compte que la nature elle-même n'est pas indifférente à l'éthique. Non. La nature est bonne. Ses lois sont des repères moraux. Oui, des repères. Ils balisent le chemin non seulement dans le champ de la matière mais aussi dans celui de la vie humaine. Les tentatives pour changer les lois de la nature ou juste pour les mettre en suspend sont dangereuses. Elles peuvent se révéler catastrophiques dans leur conséquence. Il est nécessaire de s'opposer avec force à ses tentatives. Oui. Il faut se confronter à la problématique du sens même de faire de la science. Et, peut-être indiquer que les recherches ont des frontières. Mettre en place des signaux d'avertissement. Quelqu'un doit le faire. Quelqu'un doit en prendre la responsabilité. Moi ? Est-ce mon rôle ? J'étais et je suis restée une laborantine. Moi, j'ai tout simplement mélangé des tonnes de goudron d'uranium. J'ai travaillé dans la cuisine de la science, les instruments, les calculs, les observations. J'ai été utile dans tout ça. Le laboratoire est mon univers. Et maintenant, le problème de la philosophie des sciences se pose à moi. Ce n'est pas pour moi. Mais la science se trouve à un carrefour. Les scientifiques doivent faire un choix. Oui, je dois prendre cette peine. Oui. Il faut choisir avec une intransigeance absolue : collaborer avec la nature ou bien agir contre elle. Allons nous concevoir la nature comme une matière mécanique ou comme une création intelligente ? Et si c'est une création alors elle admet la création d'un créateur...

EVE. Maman, je ne voulais pas t'interrompre mais... Regarde. C'est un spectacle qui ne dure que quelques instants.

MARIE. Regarder ! Mais je ne vois presque rien.

EVE. Excuse moi.

MARIE. Raconte.

EVE. Le soleil inonde encore le massif. Mais déjà les contreforts du Mont Blanc sont gagnés progressivement par la pénombre. A mesure que le soleil se retire, que l'obscurité avance, l'intensité lumineuse s'accroît au sommet, d'abord orange, virant au rose puis violet, indigo, la nuit bleutée enfin, bleu mar...

*Silence - on entend des clochettes tinter au loin.*

MARIE. La beauté, la beauté pure... le savoir devrait être pur. Cette vue me dit qu'entre la beauté de la nature et celle de la science de la nature il devrait y avoir une harmonie. On n'a pas le droit de troubler cette harmonie. On n'a pas le droit de mener la science, cette efflorescence de la culture humaine, vers une civilisation utilitaire sans âme. Il faut défendre la science. Eve, est-ce que tu pourrais noter quelque chose...pour moi. J'ai une certaine idée...

EVE. Ne me dicte pas de formule chimique, parce que de toute façon, je me tromperais.

MARIE. Non. C'est quelque chose de plus que de la chimie. Alors, c'est...C'est ma dernière volonté...

EVE. Ta dernière volonté !

MARIE. Ne m'interromps pas...Il faut organiser le congrès mondial des savants pour la défense de la science.

EVE, *prenant note*. Congrès mondial des savants...

MARIE. Le congrès mondial des savants pour la défense de la science...Il faut l'organiser à Varsovie à l'occasion de l'inauguration de l'institut du Radium en 1935. Il reste peu de temps. Il faut initier les démarches immédiatement. Du courage. Le programme du congrès...Il faut soulever à nouveau des questions

fondamentales. Qu'est-ce que la matière ? Quel est le rapport entre l'existence et la création de l'existence ? Quel rapport existe-il entre la subjectivité d'un chercheur et son objet ? Quel est le sens éthique de la science. Les valeurs morales peuvent-elles déterminer un champ de recherches ? Du courage. Il faut discuter à nouveau la notion même de vérité.

EVE. Pas si vite, je t'en supplie.

MARIE. Ne m'interromps pas. Il ne faut pas contourner ce qui est certainement le plus difficile. La relation entre la raison et la foi. Du courage ! Il faut casser les barrières qui divisent les chercheurs en domaines différents. *Elle est de plus en plus pressée.* Pour ce congrès, il faut inviter les représentants des sciences fondamentales mais aussi des philosophes et des théologiens. Oui ! Du courage ! Jadis, les savants considéraient la foi comme une superstition. Aujourd'hui, la foi aveugle dans la science se révèle être une superstition. C'est un sujet pour une session fascinante : « la foi et la raison ». Quoi encore...

EVE. La foi et la raison ! La foi ! Et c'est toi qui dis ça. Toi matérialiste, athée.

MARIE. Il me semble à présent avoir été limitée pendant des années par mon matérialisme et mon athéisme. D'une certaine manière...enfermée...

EVE. Tu n'étais pas enfermée. Tu étais concentrée sur tes recherches. C'est grâce à cette concentration absolue que tu es arrivée là où tu es arrivée.

MARIE. Il faut aller plus loin ! Oui. Du courage. Cette conférence... Nous allons mobiliser les meilleurs cerveaux du monde... Nous allons regarder vers de nouveaux horizons... Je prononcerai le discours d'ouverture. *Sa voix est de plus en plus faible.* Le thème de mon discours sera... *Elle s'interrompt.* Le thème de mon discours sera... *Après un moment.* Je me sens mal tout à coup...

EVE. Donne-moi ta main, je vais prendre ton pouls. *Elle lui prend le pouls. Elle met sa main sur son front.* Il faut voir un médecin. Je vais t'aider... *Elle aide Marie à se lever.* Doucement... C'est ton inépuisable énergie.

MARIE. Energie radioactive ?

EVE. Ton énergie...

MARIE. Peut-être est-ce la même chose.

EVE. Oui, la même... Allons chez le médecin...

MARIE. Et pas à Varsovie.

EVE. A Varsovie...

*Elle sort avec Marie. Elle revient à table, pose des pierres sur ses notes. Mes notes... Le temps va se rafraîchir et le vent du soir descendra de la montagne. Elle sort.*

*On entend des clochettes tinter au loin, puis plus près, des cloches d'église et enfin une sonnette funéraire du cimetière. Un coup de vent disperse les papiers étalés sur la table. La lumière descend. Cette scène dure assez longtemps.*

EVE, *en manteau noir entre dans la pièce et ramasse ses feuillets.* C'est le livre consacré à ma mère... Il faudra mettre de l'ordre dans tout ça, en jeter une partie, apporter des corrections ça et là, ajouter quelque chose... Je n'arrive même pas à rendre compte de notre dernier entretien. Personne ne me croirait... Ma mère n'a pas eu le temps d'autoriser le texte. En tout cas je vais le terminer, l'éditer. Mais quelqu'un apprendra-t-il de ce livre qui elle était vraiment, qui était Marie Sklodowska-Curie. *Elle se tourne vers les spectateurs.* Marie Sklodowska-Curie est décédée le quatre juillet 1934 au sanatorium de Sancellemos dans les Alpes. Elle

a été enterrée au cimetière de Sceaux. La cérémonie s'est déroulée dans l'intimité des proches. En 1935, en présence du président de la république de Pologne Ignacy Moscicki une statue à son effigie a été inaugurée à Varsovie dans la cour de l'Institut du Radium achevé dans son intégralité. En 1995, ses cendres ainsi que celles de Pierre Curie ont été transférées au Panthéon où elles furent déposées aux côtés de Victor Hugo et autres grands hommes de l'Histoire de France. La cérémonie eut lieu en présence de François Mitterrand, président de la république française et de Lech Walesa, président de la république polonaise.

FIN